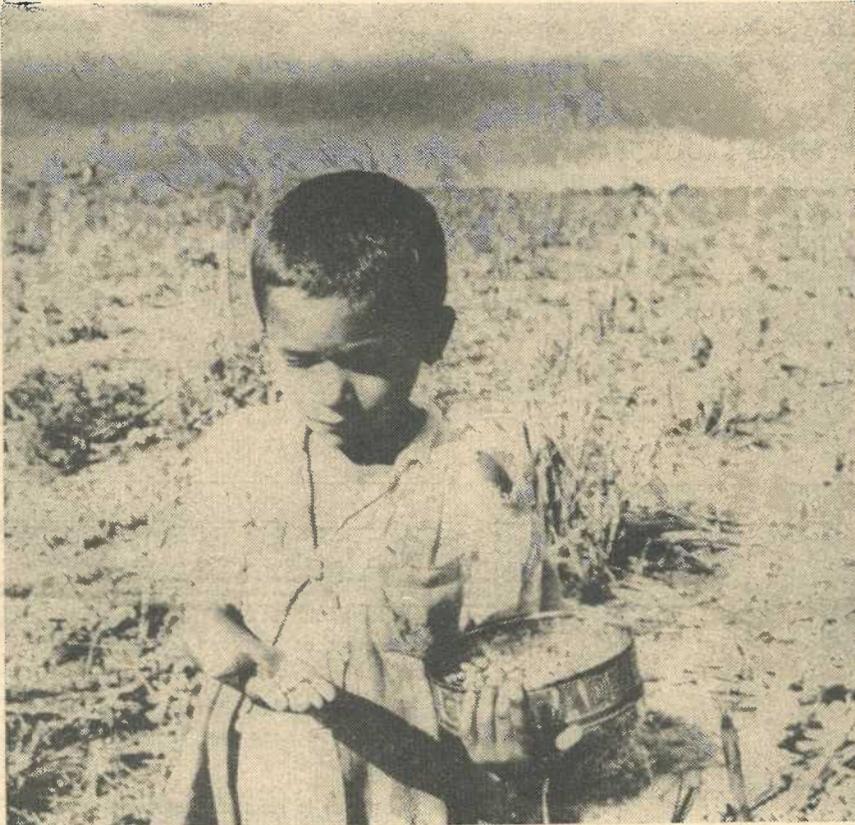


Paraît tous les 15 jours
Rédaction, Administration: 9, Trabandan, 1006 Lausanne
Tél. (021) 23 54 82. Chèques postaux 10 - 25 366

Fr. 0.70

16 septembre 1966 N° 13



Pour des millions d'hommes, comme pour cet enfant, dans le Nord-Est du Brésil, le « feijao » (haricots noirs) constitue souvent le seul aliment quotidien.

Fleming

A Genève L'UNCTAD et son secrétaire général ont déclaré la guerre au sous- développement



Le conseil de l'UNCTAD en séance; de g. à dr.: les délégués de Grande-Bretagne, RAU, Nigéria et Pologne.

Nations unies

Réussiront-ils ?

Hommage à Marie-Liette Pahud

Tous ceux qui ont connu Marie-Liette Pahud — et ils sont légion — ne sauraient oublier son charme, sa finesse, sa grâce, sa culture et son goût sans défaut.

Fille de feu Robert Pahud-Bridel, chef du Contrôle fédéral des prix pendant la guerre, née dans la charmante petite ville de La Tour-de-Peilz qui lui était si chère, Marie-Liette Pahud aurait pu facilement mener une vie de dilettante et évoluer dans son milieu dans le seul but d'y briller. Mais, dès sa jeunesse, elle a voulu se mettre au service de son prochain. Elle commença en se consacrant à redresser, au moyen de leçons de gymnastique médicale, les corps déformés et meurtris.

C'est à Paris, alors qu'elle exerçait son métier, qu'elle fit la connaissance de Frank Buchman, le fondateur du Réarmement moral, qui, par une « thérapie de choc » s'appliquant à toute la personnalité, lui ouvrit des horizons plus vastes. Désormais, elle va vouer ses soins à l'être tout entier. Elle se donne intégralement à sa nouvelle tâche de fortifier les caractères aussi bien que les corps.

Plus tard, elle collabora à la direction d'une maison à Lausanne *La grande aventure*, où des di-

zaines de jeunes filles venues de toute la Suisse devaient passer au cours des années qui suivirent et trouver une foi.

En 1946, elle comprit que, par-delà les individus, il fallait songer à guérir les blessures de peuples entiers. Caux allait devenir, dans l'Europe dévastée et déchirée d'après-guerre, le lieu de rencontres idéal entre hommes de toutes classes, de toutes races et de tous pays. Marie-Liette Pahud joignit donc la poignée de Suisses qui transformèrent l'ancien palace — autrefois l'apanage d'une certaine société — en un véritable foyer des nations. Elle apporta tous ses talents artistiques, ses dons manuels et son goût exquis à l'aménagement des bâtiments.

Mais elle ne devait pas se contenter de cela. Aucun de ceux qui ont assisté à la conférence du Touquet, en 1947, ne pourra oublier la contribution qu'elle y apporta. Il y avait là de nombreux industriels du Nord de la France et des représentants des milieux de la gauche. Dans l'atmosphère tendue qui régnait, Marie-Liette Pahud fit merveille, n'hésitant pas, malgré sa timidité naturelle, à prendre l'un des principaux rôles dans la pièce de théâtre

l'Élément oublié — le récit d'un conflit industriel — et à préparer ainsi ce que Robert Schuman devait décrire plus tard comme « l'amorce d'une vaste transformation sociale ».

Marie-Liette Pahud était totalement dépourvue de préjugés. Une de ses amies écrit à son sujet : « Il y a presque trente ans que nous nous sommes rencontrées et que nous avons commencé à travailler ensemble. Je venais d'une famille ouvrière et avais dû gagner ma vie dès l'âge de quatorze ans en travaillant en fabrique ; elle était l'enfant choyée d'une famille privilégiée. J'étais bourrée de sentiments de classe et de complexes d'infériorité. Grâce à Marie-Liette, je m'en suis complètement libérée. Toute ma vie, je serai reconnaissante pour ce que j'ai reçu au travers d'elle. »

Ces paroles, des centaines de personnes peuvent s'en faire l'écho, car elle s'est dépensée sans compter, malgré sa santé fragile, en France, en Allemagne et en Scandinavie, au Maroc, en Egypte — dans quelque coin du monde où elle a été appelée à se trouver.

Les gens — tous les gens — elle les aimait, et, élargissant l'affection qu'elle portait aux siens, elle a fait du monde sa famille.

M.B.

DUBIED

honore une tradition

La marque bientôt centenaire de ses

machines à tricoter

en est la meilleure preuve

Edouard DUBIED & Cie S.A., Couvet



Qualité

Viandes de 1^{er} choix
Charcuterie fine
Spécialités réputées

Av. Casino 55 tél. 61 40 74/5
Av. Alpes 68 tél. 61 40 76
Rue Chillon 2 tél. 61 40 77
Place Marché tél. 62 47 56

Nous rappelons à nos lecteurs la conférence que donnera samedi 17 septembre à 10 h. 30 à Caux M. Georges Githii, directeur de journaux en Afrique orientale, sur le sujet :

Les dix prochaines années en Afrique. Le défi économique, social, moral et idéologique.

Ainsi que la **rencontre agricole** qui débutera par le même exposé et se poursuivra tout le week-end.

Il reste d'autre part encore quelques places pour les deux dernières représentations des pièces de Peter Howard :

Les Vraies Nouvelles, samedi 17, à 20 h. 45. **Les Pantouffles du dictateur**, dimanche 18, à 15 h.

Renseignements : Tél. (021) 61 42 41

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :
9, chemin du Trabandan, 1006 Lausanne
Tél. (021) 23 54 82, CCP 10-25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

Abonnements de soutien :
Fr. 30.— et Fr. 100.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu

Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

« Un grand catalyseur d'une société nouvelle »

par Maurice Mercier, secrétaire général de la
Fédération du Textile, F.O., Paris

Au cours de la session industrielle qui réunissait à Caux, les 3 et 4 septembre, syndicalistes et patrons européens pour une confrontation d'expériences, M. Maurice MERCIER a fait un remarquable bilan, que nous sommes heureux de reproduire.

JE suis fidèle au rendez-vous du XX^e anniversaire du Réarmement moral à Caux. La première fois que je suis venu ici, nous étions en pleine discussion d'une convention nationale du textile. C'était la première discussion de cette envergure et à ce niveau, elle était lourde de promesses ou lourde de conséquences, suivant que nous aboutirions ou pas. En 1949, des patrons qui avaient connu avant moi le Réarmement moral ont pensé que, dans cette ambiance, les points litigieux seraient facilement résorbés. En pénétrant dans cette maison, j'ai été surpris alors de voir qu'un tel mouvement existait. J'étais encore imprégné de ces trente années de syndicalisme — parmi les plus dures — imprégné aussi des luttes dangereuses et cruelles de l'occupation. Ce qui m'avait surpris au premier abord, c'était la lumière que l'on apercevait dans les yeux des jeunes du Réarmement moral de l'époque, qui sont maintenant d'âge mûr et qui portent à bout de bras l'action du Réarmement moral dans le monde.

Mission du syndicalisme

Beaucoup de personnes pensent que le syndicalisme est une grande machine à revendiquer, une machine à donner plus de pain à ce qu'on appelle « les masses laborieuses ». Mais si le syndicalisme n'était que ça, il y a longtemps qu'il se serait effondré et qu'il ne serait plus un instrument de liberté et d'émancipation de l'homme.

L'opinion publique voit trop souvent le syndicalisme à travers ces grèves qui paralysent pendant des semaines la production ou même le tourisme (je pense à la dernière grève des mécaniciens des compagnies d'aviation américaines). Mais notre tâche principale doit être de former des hommes avec un esprit nouveau pour construire une société nouvelle.

Les problèmes de l'homme

C'est pourquoi, cette lumière que j'avais aperçue en 1949 dans les yeux de ces jeunes gens et de ces jeunes filles du Réarmement moral

m'a apporté une réponse que le marxisme ne m'avait pas apportée ni dans sa théorie ni dans sa pratique. En effet, le marxisme dit que quand les hommes se seront débarrassés du régime capitaliste et vivront dans un régime d'abondance où toutes les aliénations de l'homme auront disparu, nous aurons créé un type d'homme qui s'ouvrira aux arts, à la bonté, à la charité et dont le comportement formera un tout harmonieux s'approchant de la société idyllique que les mouvements religieux nous ont décrite. Cependant, quand on regarde l'histoire du marxisme et la lutte de ces cinquante dernières années, quand on voit le monde encore partagé en deux, on se rend compte que le problème de l'homme, d'un nouveau type d'homme, reste encore posé. Ceux qui détiennent les moyens les plus sûrs de créer un type d'homme nouveau, ce ne sont ni les grandes idéologies, ni les grandes organisations, ni les grands pays. A mon avis, c'est le Réarmement moral.

J'ai connu — et j'en garde une reconnaissance infinie — le fondateur du Réarmement moral et les meilleurs équipiers qui se sont battus à travers le monde. C'est eux qui détiennent par leur dévouement, leur désintéressement, leur manière d'agir, l'idée et les moyens qu'il faut pour unir le monde, de la même façon qu'ils sont capables d'unir un foyer, une usine, une industrie, de solidifier des accords comme celui de la Communauté européenne, et de donner sa véritable signification à la coexistence pacifique.

Le président Johnson dit que la guerre d'Indochine retardera la réalisation de la grande société américaine. Mais, même sans la guerre d'Indochine, je ne conçois pas la grande société américaine ni celle de n'importe quel pays sans les critères moraux du Réarmement moral et sans que chaque homme soit doté d'une puissance intérieure qui le renouvelle.

Une convergence

Le marxisme a éclairé l'humanité sur beaucoup de problèmes matériels. Mais aux marxistes convaincus, je dirai qu'un homme qui est sans lumière dans les yeux, sans force intérieure, est un ennemi de l'humanité, un homme redoutable, surtout quand il a une fonction gouvernementale, patronale ou syndicale. Mais un homme doté d'une force intérieure peut être — surtout lorsqu'il a des responsabilités — la clé pour forger la société de demain.

Depuis trois ou quatre années on parle dans l'Eglise catholique de « convergence ». Eh bien, j'ai vu que le Réarmement moral non seulement dotait les hommes d'une force intérieure, d'une universalité de l'esprit, d'un comportement dynamique et constructif, mais aussi qu'il pratiquait la « convergence ».

Un catalyseur

C'est ici que j'ai vu pour la première fois des musulmans, des catholiques, des protestants, des syndicalistes — dont je suis — toute une série de gens se retrouver dans une tâche commune, pour le plus grand bien de l'humanité,

alors qu'en dehors de Caux ils n'auraient fait que dissenter et discuter de leurs propres problèmes et de leurs convictions réciproques. Caux a été et sera de plus en plus ce grand catalyseur qui donnera une nouvelle orientation à notre civilisation.

L'appel que je voudrais lancer est celui-ci : notre tâche la plus importante est de former un groupe de patrons européens engagés et susceptibles de mener une politique paritaire honnête et dynamique avec les syndicats ouvriers. Ce serait là le point de départ d'une unité internationale et d'une réalisation bénéfique pour les hommes de notre époque.

Le directeur du « Vorort » parle à Caux



M. Peter Aebi, directeur du « Vorort » de l'Union suisse du Commerce et de l'Industrie, a fait le 3 septembre à Caux une conférence très remarquée, en présence de représentants des milieux ouvriers et patronaux suisses, italiens et français.

Son exposé a été suivi d'un dialogue animé au cours duquel l'orateur a répondu à de nombreuses questions. Soulignons en passant le « coup de chapeau » de M. Aebi aux syndicats suisses qui constituent, a-t-il dit, « un élément correcteur de première valeur pour notre pays ».

A l'un de ses interlocuteurs qui lui demandait quels sont les plans des industriels suisses « pour lutter contre l'égoïsme national », M. Aebi a répondu qu'il ne connaissait pas d'autre moyen que celui de la morale et de l'éthique — « laquelle, a-t-il précisé, n'est pas différente pour les patrons de celle des autres hommes, pas plus qu'elle n'est différente pendant la semaine que le dimanche ».

Carda
GUYOT
Normes Göhner: Rayon 13
Fabrique de Fenêtres
Maurice Guyot S.A.
Villeneuve (Vd) ☎ (021) 6 81 31

La dure bataille contre le sous-développement

*M. Prebisch, secrétaire général
de l'UNCTAD, expose les données
du problème*

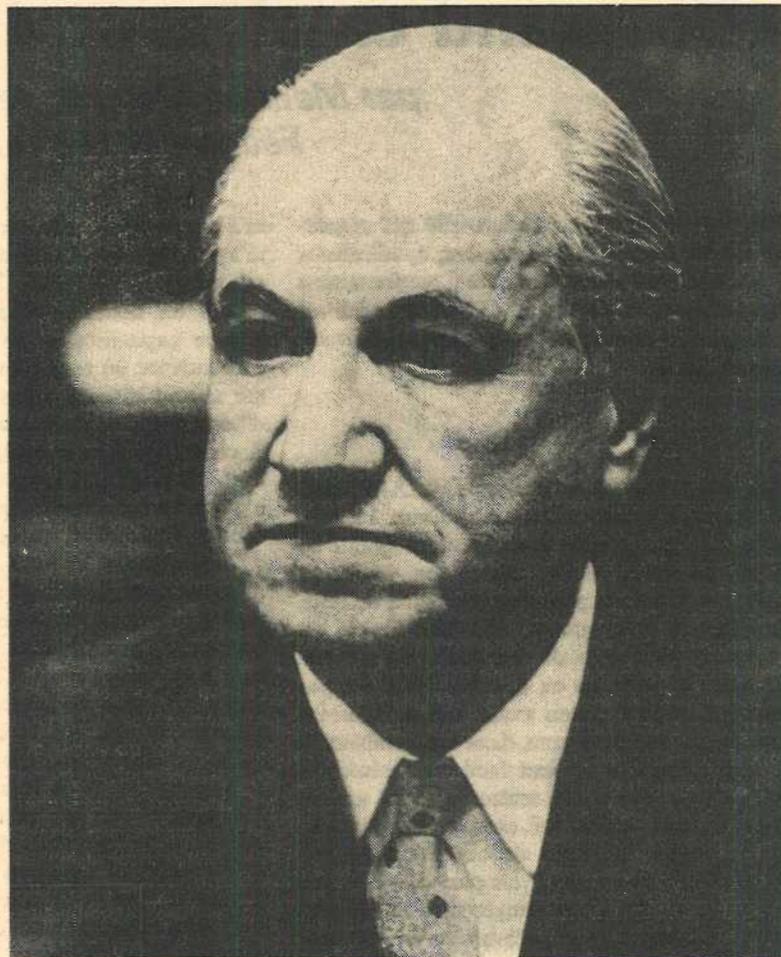
A la veille de l'ouverture à Caux d'une importante conférence sur « le défi des dix prochaines années en Afrique », il nous a paru intéressant d'ouvrir ici le dossier, fort complexe, du problème du développement des pays du tiers monde. Et, comme à Genève siège en ce moment le Conseil de l'UNCTAD, il nous a semblé que nous ne pouvions trouver meilleure source d'informations.

Mais au fait, savez-vous ce que signifient ces initiales ? La Conférence des Nations Unies pour le Commerce et le Développement est la dernière-née des institutions spécialisées de l'ONU.

Fixée à Genève depuis peu, cette organisation prend de plus en plus d'importance, car elle doit résoudre l'un des problèmes les plus angoissants de notre époque, celui de l'écart grandissant entre les nations pauvres et les nations riches.

Le secrétaire général de l'UNCTAD — et son brillant animateur — est un économiste argentin, M. Raul Prebisch. Il a prononcé à Genève, le 31 août dernier, devant le Conseil de cette organisation, un important et passionnant discours, qui a duré une heure et demie, au cours duquel il a évoqué une foule de sujets intéressant le monde entier. Notre propos n'est pas de chercher à le résumer, mais de présenter dans ces colonnes les données principales du problème et les réflexions qu'elles suggèrent, afin de mieux pouvoir mobiliser les hommes et les ressources pour une tâche qui va demander l'appui de chacun.

CE que l'on a appelé, dit M. Prebisch, en se berçant de grandes espérances, la Décennie du développement apparaît de plus en plus comme une de ces nombreuses illusions qui se dissipent rapidement ». En effet, une conférence des Nations Unies avait fixé comme taux minimum d'accroissement du revenu national des pays en voie de développement le chiffre de 5 % par an. Or, la moyenne obtenue n'a guère dépassé 4 % annuellement. La première conférence mondiale sur le Commerce et le Développement, qui avait été, il y a deux ans à Genève, le lieu d'un grand affrontement entre pays riches et pays pauvres, avait fixé une contribution minimum de 1 % du revenu des nations favorisées pour le développement du tiers monde. Or, l'an dernier, on arrivait à un total bien insuffisant de 0,69 %.



M. Raul Prebisch. Il n'est pas découragé.

Nations unies

« On en vient à se demander s'il y a eu vraiment dans le monde une politique de développement qui soit à l'échelle de l'ampleur considérable des problèmes à résoudre, s'interroge le secrétaire général de l'UNCTAD. Car tout ce qui a été fait est loin de répondre aux exigences d'une réalité économique et sociale sans parallèle dans l'histoire. »

Le contrôle des naissances est-il une solution ?

Beaucoup de gens pensent que la seule solution du problème de la faire dans le monde réside dans le contrôle des naissances. Écoutons ce que M. Prebisch dit là-dessus :

« Je ne crois pas qu'une politique démographique éclairée puisse être d'une importance décisive dans les vingt prochaines années. Je ne doute pas que les pays en voie de développement devront affronter avec beaucoup de vigueur, tôt ou tard — et le plus tôt sera le mieux — le problème du taux très élevé de l'accroissement de la population, taux qui augmente à une rapidité impressionnante... Mais c'est une erreur grave de considérer le contrôle des naissances comme une solution de rechange pouvant remplacer les investissements. C'est un problème social et moral ayant des incidences économiques, et il convient de s'y attaquer avec une prudence extrême. Mais même si l'on parvenait à s'attaquer à ce problème, si important dans nos préoccupations, il ne faudrait pas nous bercer d'illusions, car les effets de cette politique ne se feraient sentir qu'après vingt ans. Ceux qui vont progressivement s'incorporer à la main-d'œuvre active des

pays en voie de développement pendant ces vingt prochaines années sont déjà nés. Pendant ce vingt années très difficiles, nous nous trouverons donc devant une augmentation impressionnante de la main-d'œuvre active qui cherchera des emplois dans le secteur moderne de l'économie. »

Le prix du chocolat

L'UNCTAD se préoccupe à juste titre des fluctuations constantes du prix des « produits primaires » (sucre, café, matières grasses, etc.) avec leurs graves incidences sur la vie économique des pays producteurs. M. Prebisch a évoqué en particulier la question du cacao, qui nous intéresse directement, puisque la Suisse est un des principaux pays producteurs et consommateurs de plaques de chocolat. Le prix de la fève de cacao a considérablement baissé sur les marchés mondiaux, notamment dans les années 1963-64, où la récolte avait atteint des quantités considérables. Les pays producteurs du cacao, eux, en ont subi de terribles contrecoups dans leur économie : l'abondance de la récolte a fait baisser leur revenu en rapport inversement proportionnel et le paysan producteur n'a pas été payé comme il l'aurait été dans une année normale.

Une conférence s'est déjà réunie, sous l'égide de l'UNCTAD, entre pays producteurs et pays consommateurs ; il a été décidé d'établir des « stocks régulateurs » de cacao qui permettront d'uniformiser l'offre et la demande, et par conséquent de maintenir un prix plus constant du kilo de fèves de cacao payé au producteur. Pour constituer ces stocks et construire les silos

nécessaires, il fut décidé de prélever une taxe sur l'exportation qui permettrait, d'ici 4 à 6 ans, de régulariser le marché du cacao dans le monde. Mais c'est tout de suite qu'il faudrait pouvoir intervenir, et jusqu'à présent les organismes financiers internationaux n'ont pas été en mesure de résoudre ce grave problème.

M. Prebisch avait d'ailleurs fait rire tout le Conseil économique et social des Nations Unies en juillet dernier lorsqu'il avait établi un parallèle entre ces « stocks régulateurs » des temps modernes et ceux qu'avaient constitués Joseph en Egypte sur l'ordre du pharaon. « Son plan était parfait du point de vue économique, disait-il, mais la Bible ne nous dit pas comment il avait été financé, et c'est bien dommage ! »

Les systèmes préférentiels — une voie dangereuse ?

Les tendances générales de la politique économique du monde ont été sévèrement critiquées par l'économiste argentin, qui a lancé un cri d'alarme contre le développement de « systèmes préférentiels » conclus entre des pays riches et des nations en voie de développement. On sait que de tels accords ont été conclus récemment entre la Communauté Economique Européenne et 18 Etats africains, aux termes desquels les produits de ces derniers pays peuvent entrer sur les marchés européens grâce à un abaissement considérable des barrières douanières. En contrepartie, les produits manufacturés de la CEE sont admis dans les pays africains de préférence à d'autres.

D'un point de vue purement européen ou africain, ces accords semblent particulièrement satisfaisants, car ils ont pour effet d'activer les rapports commerciaux entre les deux continents.

Mais M. Prebisch voudrait s'assurer que l'Amérique latine — d'où il vient — puisse continuer de commercer avec l'Europe, à laquelle l'attachent tant de liens affectifs, intellectuels et spirituels. D'où son combat pour que la réduction des tarifs douaniers ne s'applique pas seulement à une certaine catégorie de pays en voie de développement, mais à tous.

Dans le même ordre d'idées, M. Prebisch mène une lutte incessante pour obtenir des pays industrialisés une réduction des tarifs douaniers qui permettrait à la jeune industrie des pays en voie de développement (comme celle du Brésil, par exemple) de vendre ses produits manufacturés à des prix compétitifs. « Le but poursuivi, a-t-il dit, doit rester de modifier la structure de l'économie internationale afin que les pays en voie de développement exportent davantage pour pouvoir importer davantage. »

Les obstacles dans les pays du tiers monde

M. Prebisch a eu également le courage de souligner que tous les obstacles à la coopération n'étaient pas obligatoirement du côté des nations privilégiées. Il a dressé une liste assez impressionnante des domaines dans lesquels des transformations doivent intervenir dans les pays en voie de développement : formes surannées de privilèges dans la répartition des revenus ; régime foncier anachronique ; maintien d'hommes au pouvoir qui empêchent la montée d'hommes dynamiques des couches infé-

rieures de la société ; importance démesurée accordée à l'éducation au détriment de l'industrialisation, etc.

Redoubler d'efforts

« En voyant le contenu plutôt négatif de nos rapports, conclut M. Prebisch, je suis persuadé qu'il faut redoubler d'efforts de persuasion, travailler de concert avec tous les hommes qui, dans les pays industrialisés, sont de plus en plus convaincus de la nécessité urgente d'employer les grands moyens pour résoudre ces problèmes.

« ...Je ne dis pas que les facteurs économiques n'ont pas d'importance ; nous voyons le contraire chaque jour. Sans aucun doute, une politique d'accroissement des échanges viendra aux pays en voie de développement comme aux pays industrialisés. Mais, de nos jours, la nature du problème est différente. D'où l'importance que présente cette mobilisation des bonnes volontés dans les pays industrialisés et dans les pays en voie de développement — ceux-ci devant effectuer leurs réformes de structure — pour arriver à formuler et appliquer effectivement cette politique.

« Dans tout cela, il y a quelque chose qui dépasse les mobiles purement économiques. Vous-même parliez hier, Monsieur le président, de

l'aventure du développement ; je dirai, moi, l'aventure profondément humaine du développement, cette aventure qui consiste à profiter de l'énorme potentiel qu'offrent les techniques modernes et les progrès scientifiques et techniques pour changer radicalement la physionomie de ce monde en développement, caractérisé par la pauvreté, la maladie et l'ignorance. C'est précisément le sens humain que nous cherchons qui, en dehors des considérations économiques secondaires, comporte d'autres mobiles beaucoup plus essentiels, des mobiles éminemment humanitaires, politiques et moraux pour répondre à l'énorme défi que cette tâche représente. » Je ne me sens nullement découragé par tel ou tel contretemps ou telle ou telle difficulté, car j'ai la conviction profonde que le monde a besoin d'un changement fondamental, non pour des considérations économiques intéressantes les pays industrialisés, mais pour des considérations économiques, sociales et politiques intéressantes les pays en voie de développement ; et parce que les grands pays industriels, en dépit de leur développement technique, n'ont pas découvert — ni ne découvriront sans doute — la manière de s'immuniser contre ce qui se passe et ce qui se passera dans les régions du monde en voie de développement, si une vaste politique de coopération internationale n'est pas édictée sur des bases solides. »

Des faits qui donnent à réfléchir

● Au milieu des années trente, les pays en voie de développement exportaient encore 11 millions de tonnes de céréales panifiables par an ; ils en importent maintenant 30 millions de tonnes par année.

● Pour l'ensemble des 77 pays en voie de développement, le produit intérieur brut par habitant a été en 1965 de 142 dollars, augmentant en 5 ans de 2 dollars par an. Dans les pays développés, le produit brut par habitant est en 1964 de 1700 dollars par an, marquant une progression annuelle de 60 dollars.

● Depuis 1950, l'application de la recherche a permis de ramener de 130 à moins de 40 le nombre d'heures de travail nécessaires pour produire une balle de coton, libérant ainsi une main-d'œuvre importante qui n'est pas absorbée dans d'autres secteurs.

● La dette publique ou privée des pays en voie de développement s'est considérablement gonflée depuis 1955 pour atteindre en 1964 le chiffre de 38 milliards de dollars, prenant des proportions dangereuses. Le montant global des versements effectués au titre du service de cette dette se sont élevés à 4 milliards de dollars, ce qui équivaut au chiffre énorme de 12 % du total des recettes d'exportation perçues par les pays en voie de développement pendant cette même année.

● La part des pays en voie de développement dans le commerce mondial est tombée de 25 % en 1955 à moins de 20 % en 1965, dont le tiers est constitué par des exportations de pétrole. Le 65 % de la population mondiale n'est ainsi intervenue que pour un septième dans le commerce mondial.

● Le pays d'Afrique dont la croissance économique est la plus rapide semble être la Lybie, nouveau venu parmi les exportateurs

du pétrole. En 1960-1964, son taux annuel de croissance a été de 16 %.

● En Asie, la production alimentaire actuelle est en dessous du niveau atteint durant la deuxième guerre mondiale, tragique conséquence de l'accroissement démographique.

● Aucun autre pays industrialisé n'a atteint la croissance économique du Japon, qui est de 10 % annuellement au cours de la dernière décennie. Ses échanges avec les pays en voie de développement représentent 45 % de son commerce total.

● La première place dans le commerce mondial revient aux pays de la CEE, qui ont pris la place occupée par l'Amérique du Nord jusqu'en 1958. Les exportations américaines se sont élevées en 1965 à 35 milliards de dollars contre 48 milliards pour les exportations de la CEE.

● Le président Johnson a déposé devant le Congrès des Etats-Unis, en février de cette année, un projet de loi autorisant l'accroissement des expéditions au titre de l'aide alimentaire jusqu'à 3,3 milliards de dollars par an, contre 2 actuellement. L'aide ne sera donnée que si les pays qui la reçoivent peuvent fournir la preuve d'un effort soutenu pour augmenter leur propre production agricole. Au lieu de continuer à restreindre leur production abondante de denrées alimentaires, les Etats-Unis ont donc décidé de l'accroître pour faire face aux graves problèmes de la sous-alimentation dans le monde.

● Selon les évaluations de la Banque mondiale, les charges financières des investissements faits par les pays développés dans ceux du tiers monde représentent le 50 % des nouvelles ressources transférées chaque année dans ces pays.

Tribune du monde

Nuages sur Djibouti

de notre correspondant
en Afrique

Depuis le début du XVIII^e siècle, les Français ont figuré parmi les explorateurs audacieux qui ont fait le voyage jusqu'aux sources du Nil et sont entrés ainsi en contact avec la cour des empereurs d'Ethiopie. Le premier d'entre eux était un médecin, Jacques-Charles Poncet. Il remonta le Nil Bleu jusqu'à Bondar, accompagné par un prêtre jésuite qui, dit-on, soigna l'Empereur d'Ethiopie atteint d'une « indisposition ».

Comme tous les nombreux visiteurs venus dans ce pays à la fois étrange et paradoxal, le général de Gaulle avait ses raisons de se rendre à Addis-Abéba et le monarque éthiopien avait les siennes en l'y invitant. La raison tenait en un mot : Djibouti.

L'accueil réservé au président de la République française dans le port de la mer Rouge a été des plus chauds — dans tous les sens du terme. Des manifestations et même des émeutes en faveur de l'« indépendance » ont assombri son passage dans la dernière possession française d'Afrique. Elles avaient été organisées, sans aucun doute, par un front de libération dont le chef vient de rentrer de Cuba.

Djibouti est le principal accès de l'Ethiopie à la mer. Un chemin de fer, propriété franco-éthiopienne, relie le port à Addis-Abéba. Sa situation stratégique à l'entrée méridionale de la mer Rouge, en fait une possession convoitée dans la lutte d'influence que se livrent certaines puissances et dont l'enjeu est le contrôle des voies d'accès vers l'Asie et l'Afrique orientale. La Somalie, qui reçoit une aide militaire massive de l'URSS, a les yeux fixés sur Djibouti. Ses « droits » sur cette région s'expriment sur le drapeau de la Grande-Somalie : cinq étoiles, la cinquième étant précisément Djibouti. Le gouvernement de Mogadiscio réclame un débat sur cette question aux Nations Unies et à l'Organisation de l'Unité africaine. Sa demande a précisément coïncidé avec l'arrivée du président de Gaulle. Mais ni la France ni l'Ethiopie n'entendent abandonner leur contrôle de la région. Elles observent attentivement ce que fait, de l'autre côté de la mer Rouge, la Grande-Bretagne, qui se prépare à mettre un terme à l'exercice de ses responsabilités à Aden.

Ainsi, les nuages s'accumulent sur la Côte des Somalis. Il faudra la sagesse combinée du président de Gaulle et de l'empereur Haïlé Sélassié pour mettre au point une solution qui assure l'avenir de Djibouti, évite une crise internationale et prévienne même un conflit armé.

VERE JAMES

Surenchère autour d'Hiroshima

Il y a eu vingt-et-un ans, en août de cette année, que la première bombe atomique tombait sur Hiroshima. Pour commémorer cet événement, non moins de trois rassemblements différents se sont tenus, organisés et patronnés respectivement l'un par le parti socialiste et la confédération syndicale *Sohyo*, le second par le parti communiste et le dernier par le parti libéral-démocratique (parti gouvernemental).

Mais, à la grande déception des victimes de la bombe, qui espéraient que les peuples épris de paix uniraient leurs efforts pour bannir les armes nucléaires, les divers éléments de la gauche et leurs propagandistes ont cherché à se servir de cette occasion pour renforcer leurs positions les uns contre les autres.

Le Congrès japonais contre la bombe atomique est devenu un tremplin pour Chou En-lai et les communistes chinois, d'où ils cherchent à faire de la surenchère afin d'éliminer l'influence soviétique en Asie et d'augmenter la leur. Le parti communiste japonais, qui s'efforce aujourd'hui péniblement de suivre une ligne indépendante, n'était, lors de la fondation du Congrès, qu'un instrument entre les mains des Chinois. Mais quand les ponts furent rompus entre l'URSS et la Chine, la situation devint de plus en plus difficile. Quand les Chinois firent exploser leur première bombe atomique, on se trouva en présence d'un cas tout à fait spécial. Le peuple japonais découvrit alors que le Congrès était contre les « bombes impérialistes », mais en faveur des « bombes pour la paix » des Chinois.

Les Soviétiques se retirèrent alors pour entrer

dans une organisation parallèle, le *Conseil japonais contre la bombe atomique*. Cette année, à la veille de l'ouverture des divers rassemblements, on apprit qu'une séance préparatoire du Congrès s'était terminée dans une impasse, provoquée par la demande d'affiliation présentée par la « Fédération mondiale de la Jeunesse démocratique » d'obédience soviétique.

Entre-temps, Moscou faisait savoir que les Soviétiques enverraient une délégation de onze personnes au rassemblement des deux organisations. Ceci eut pour effet de provoquer de violents remous au sein de l'organisation chinoise, plusieurs délégués s'étant opposés à cette manière d'agir de l'URSS. La question souleva d'abondantes discussions parmi les communistes japonais, qui adoptèrent finalement une solution de compromis, déclarant que « dans les circonstances présentes, ils ne participeraient pas au rassemblement socialiste ».

Finalement, le gouvernement japonais ayant refusé le visa d'entrée à Liu Ning-yi, le chef de la délégation chinoise à la conférence du Congrès, Pékin décida de n'y envoyer personne. Chou En-lai fit parvenir cependant un message, dans lequel il qualifiait les Soviétiques d'« impérialistes » auxquels on ne devrait pas permettre de joindre « le front international contre l'impérialisme américain ». Une fois de plus, les Japonais étaient perplexes.

Les plus déçus dans cette situation lamentable sont les familles et les amis de ceux qui ont péri par la bombe atomique. Aussi, le jour même de l'anniversaire, ils préférèrent prier en silence pour la paix et l'âme des défunts plutôt que de participer à des rassemblements sans signification.

FUJIKO HARA.

(Extrait de HIMMAT)



L'Empereur d'Ethiopie, Haïlé Sélassié, arrive au Théâtre d'Addis-Abéba qui porte son nom pour la « première » de HARAMBEE AFRICA (voir notre précédent numéro). Deux jeunes filles, l'une du Kenya, l'autre de Tanzanie, membres de la troupe, lui présentent des fleurs. Le lendemain, l'Empereur recevait le général de Gaulle.

L'incroyable Ho Chi-minh

par John MacCook Roots

Dans le deuxième de ses trois articles, John Roots décrit la vie et le caractère du chef nord-vietnamien.

Condamné à mort

Lorsque Tchang Kaï-chek rompit avec les Russes en 1927, Ho Chi-minh s'enfuit à Moscou en traversant le désert de Gobi aux côtés de Borodine. Puis vinrent des visites clandestines en Allemagne, en Suisse, en Italie, en France, avant une période en Thaïlande orientale où, vêtu de la robe safran d'un moine bouddhiste, le crâne rasé, mendiant son riz, il parcourut à pied les villages, y créant des « Associations de Secours mutuel » et fondant aussi deux journaux destinés à passer au Vietnam en contrebande. D'après la Sûreté française, ce n'était ni la première ni la dernière fois que la robe du moine dissimulait un agent du Parti.

De retour en Chine dès 1930, cette fois à Hong-kong en tant qu'ambassadeur itinérant du Komintern pour l'Asie du Sud-Est, Ho arbitra les différends de plusieurs fractions communistes rivales du mouvement nationaliste vietnamien. Sur les bancs d'un stade de football, tandis que les joueurs se disputaient une coupe, il fonda le Parti communiste indochinois, dont le siège fut situé à Haiphong, avant d'être transféré à Saigon. Il trouva aussi le temps de faire une visite à Singapour, où il participa à la fondation du Parti communiste de Malaisie.

Après la terrible « marche de la faim » menée par 6000 paysans en proie à la misère dans le nord de l'Annam et que coordonnent ses agents venus de Hong-kong, Ho est condamné à mort, par contumace, par les Français en 1931. Détenu pendant de longs mois à Hong-kong par les Anglais, Ho échappa finalement à l'extradition et à l'exécution, après d'étonnantes péripéties judiciaires, grâce à l'habileté juridique de Sir Stafford Cripps, alors animateur de la gauche travailliste, qui plaida sa cause devant le Conseil du roi à Londres. Puis il parcourut la Chine sous différents déguisements, se faisant pour finir professeur à Changhaï.

Avec Mao Tsé-toung

Renvoyé par le Parti en Russie au moment de la « longue marche » de Mao Tsé-toung, il passa les années 1933 et 1934 à l'École Lénine à Moscou. Eudocio Ravines, auteur de *La Route du Yunnan*, raconte qu'il le rencontra alors, ainsi que Mao, aux séances décisives où le Komintern adopta la ligne des « Fronts populaires ».

En 1937-1938, Ho rejoignit Mao et Chou En-lai dans les grottes du Yunnan, servit quelque temps dans la Huitième Armée de Route de la Chine rouge, et passa quelques mois à entraîner des guérilleros chinois. Pendant que les Japonais occupaient sa patrie, Ho continua à former ses cadres vietnamiens sur sol chinois, éveillant les soupçons des nationalistes de Tchang Kaï-chek, qui le mirent en prison pour un an.

Pour finir, Washington intercédait si fortement auprès de Tchang Kaï-chek en faveur de Ho qu'il fut relâché le 13 septembre 1943. Ce fut, d'après un rapport allemand, « un autre atout que les Américains firent ainsi passer aux mains des Soviétiques, comme si souvent durant les années de guerre ».

La deuxième guerre mondiale et l'après-guerre immédiat furent pour Ho une période de relations prudentes, mais parfois étroites, avec l'Occident. Parce qu'il luttait contre les Japonais dans les jungles de son pays en 1944-1945, les Américains lui fournirent des armes et renforcèrent ses troupes par des unités de l'OSS (Office of Strategic Services). Robert Shaplen raconte qu'un officier américain, parachuté au quartier général de Ho dans les montagnes du Tonkin pour une mission clandestine, vécut et travailla plusieurs mois avec le chef vietnamien et en arriva même à rédiger pour lui une « Déclaration d'Indépendance » pour son peuple en pleine lutte !

« Ce que Ho désirait surtout savoir, dit ce jeune lieutenant, c'était dans quelle atmosphère la nôtre avait été rédigée. Plus nous discutons à ce sujet, plus je voyais qu'il en savait au fond bien plus que moi. »

Certains témoignages semblent appuyer la théorie suivant laquelle à ce moment Ho désirait gagner l'amitié des libéraux américains et français qui l'aideraient, pensait-il, à suivre une voie moyenne conduisant à l'indépendance. Il s'adressa au commandant Jean Sainteny, chef de la mission militaire française en Chine méridionale, et lui fit des propositions touchant l'après-guerre, prévoyant pour le Vietnam l'indépendance au sein de l'Union française.

Une paix manquée

Alors qu'un collègue de M. Sainteny, politicien de profession, ne voyait en Ho qu'un « grand acteur », l'envoyé de la France lui-même était persuadé qu'il était plus que cela. « Cet homme ascétique, écrit-il dans *L'Histoire d'une paix manquée*, dont le visage reflétait à la fois intelligence, ruse et finesse, était une personnalité de premier ordre. Sa vaste culture, son incroyable activité et son désintéressement absolu lui ont valu auprès de la population un prestige et une popularité incomparables. Ses propos, ses actes, son attitude, tout tendait à convaincre qu'il répugnait à la solution de force. Il n'est pas douteux qu'il aspira, durant toute cette période, à devenir le Gandhi de l'Indochine. »

Selon Sainteny, Ho déclarait : « Naturellement, nous désirons nous gouverner nous-mêmes... mais nous avons besoin de vos universitaires, de vos ingénieurs et de vos capitaux pour construire un Vietnam fort et indépendant. » Durant la Conférence franco-vietnamienne de Fontainebleau, réunie en été 1946, Ho suppliait les délégués français : « Ne me laissez pas rentrer les mains vides. Armez-moi contre mes extrémistes. Vous ne le regretterez pas. » Juste avant l'échec final de la conférence, qui n'aboutit qu'à un maigre *modus vivendi*,

il donna cet avertissement : « Si nous devons combattre, nous combattons. Vous tuerez dix de nos hommes et nous ne tuerons qu'un seul des vôtres. Mais pour finir ce sera vous qui en aurez assez. »

La France et l'Amérique ont-elles manqué leur chance au Vietnam pendant la période si fluide idéologiquement que fut la fin de la guerre et les années d'après-guerre ? C'est l'avis de certaines des personnes qui connaissent le mieux Ho Chi-minh. Mais quels que fussent les mobiles qui agitaient alors le vieux révolutionnaire, ils furent rapidement dépassés par les événements. La guerre de sept ans entre le Vietnam et la France se termina à Dien Bien Phu. Puis vinrent la Conférence de Genève, l'arrivée de Diem au pouvoir, l'agression venant du Nord, la riposte américaine. Après la mort de Diem, c'est Ho qui s'est imposé comme la figure politique la plus connue, tant au sud qu'au nord du 17^e parallèle.

Une carrière kaléidoscopique

Qui est cet homme, aurolé à Hanoi, maudit par Saigon et Washington, courtoisé assidûment par Paris, Pékin et Moscou ?

Il est probablement le communiste en vue le plus cultivé, et même le plus « sophistiqué » que l'on ait jamais connu. De ses 76 ans, il en a passé trente dans le monde non-communiste, et en particulier vingt en Occident. Il parle couramment le français, l'anglais, le russe, le chinois ; il se fait comprendre en allemand, en tchèque et en japonais, au contraire de Mao Tsé-toung qui, dès sa jeunesse, avait renoncé à l'effort d'apprendre l'anglais. Outre ses remarquables capacités linguistiques, Ho a été tour à tour, aux différents stades de sa carrière kaléidoscopique, commentateur politique, rédacteur en chef, dramaturge, cuisinier, photographe, peintre, calligraphe, professeur et poète : il a composé son premier volume de vers dans une prison chinoise, et ses poèmes, comme ceux de Mao, paraissent encore dans les journaux à intervalles réguliers. On prétend même qu'à un certain moment il a été un des agents de l'*Intelligence Service* anglais !

Même ses adversaires implacables de la Sûreté française au temps du colonialisme ont attesté son intégrité. « Inutile d'essayer de l'acheter, affirmait dans son rapport un officier de police déconcerté. Il est absolument désintéressé. » Une autre de ses qualités, c'est sa discipline personnelle. Preuve en est ce trait emprunté à sa vie à Paris peu après 1920. « Ce gaillard travaillait dans notre cellier, racontait d'un air piteux un maître d'hôtel d'un certain âge, peu après Dien Bien Phu. Il nettoyait tout, lavait la vaisselle et les pavés. Nous, on le taquinait. Mais lui, il continuait à étudier ses manuels militaires à tous ses moments de liberté, sans dire un mot. On le croyait fou. Maintenant, je sais bien où ils étaient, les fous ! »

La semaine prochaine :

Un catalyseur itinérant pour le communisme mondial.



BRANDT

BULLE
tél. (029) 2 77 30

FERRONNERIE

SERRURERIE

CONSTRUCTION
METALLIQUE

DEVIS PROJETS
sans engagement

La recette de Silvia

UNE SAUCE HOLLANDAISE
qui ne vous donnera pas de soucis !

(pour 5 à 6 personnes)

1 tasse de lait
2 cuillères à café de farine
2 jaunes d'œufs
2 cuillères à soupe de crème
2 noix de beurre
100 à 200 grammes de beurre

Mélanger le lait, la farine, les jaunes d'œufs et les deux noix de beurre dans une casserole, à froid. Faire chauffer en tournant continuellement jusqu'à ébullition. Verser immédiatement dans un bol et ajouter la crème.

Mettre le tout au bain-marie pas trop chaud et ajouter du beurre (100 à 200 grammes suivant les besoins).

A la fin, assaisonner la sauce avec aromates, jus de citron ou vinaigre, etc.

Le spécialiste du vêtement féminin

La maison du **tricot** SA

Lingerie
Confection
Jersey

Lausanne, Genève, Neuchâtel, Zurich, Bâle, La Chaux-de-Fonds, Fribourg

A ces moments-là,
un meilleur spray vous
rendra votre sourire

Il est si important de bien choisir votre spray !
Vous pouvez faire confiance à Schwarzkopf :

Il y a 60 ans que Schwarzkopf se
consacre aux soins capillaires.

Taft, c'est l'exquise fraîcheur qui vous rend
charmante et sûre de plaire.

Et n'est-elle pas jolie cette nouvelle bombe au
motif écossais ?

Bombe normale 5 fr. 60 bombe géante 11 fr. 20

Essayez donc Taft,
le nouveau spray de Schwarzkopf



Schwarzkopf
fait le charme de votre coiffure

